

Anna Freud, Melanie Klein: enjeux d'une controverse interanalytique*

Jean-Claude Stoloff*

Les leçons du débat qui opposa Anna Freud et Melanie Klein concernent-elles essentiellement la psychanalyse d'enfants? Ne doivent-elles pas, plutôt, être élargies dans la mesure où s'y trouve concerné l'ensemble du corpus théorique et clinique freudien? Ceci ne serait pas pour nous étonner puisqu'à travers la psychanalyse de l'enfant ou de l'adulte, c'est en réalité le même objet qui se trouve exploré à savoir l'infantile.

Pourquoi des oppositions tellement vives, une controverse aussi radicale n'ont-elles pas abouti à une scission mais à une coexistence des deux courants de pensée dans la société britannique? Peut-on y détecter des raisons qui aillent au-delà des circonstances conjoncturelles ou des personnes? A partir de quel moment, en effet, des divergences théoriques aboutissent-elles à une rupture du consensus minimum nécessaire au maintien d'une communauté analytique?

Le fait qu'Anna Freud et Melanie Klein ne soient pas parvenues jusqu'à ce point de non retour peut éclairer cette interrogation. Pour nous, le débat entre elles met en relief, une fois de plus, l'écart irréductible entre théorie et pratique, écart où prend son origine une relation à l'inconnu et à l'inconnaissable que tout théoricien aura à gérer, parfois douloureusement. Tant Anna Freud que Melanie Klein, pour des raisons aussi bien personnelles que liées à la logique de leurs propositions théoriques, seront confrontées à ce problème épistémologique essentiel que Freud a constamment inclus dans sa perspective. Leurs relations respectives à l'inconnu et à l'inconnaissable ne sont-elles pas susceptibles d'éclairer certains aspects essentiels de leur conflit? En partant d'un point de vue historique j'essaierai, dans le cadre de cet article, d'esquisser quelques réponses à ces différentes questions.¹

* Etudes Freudiennes, n° 36, janvier 1995.

* jc.stol@wanadoo.fr / [CV](#)

¹ Principales sources bibliographiques utilisées: Phyllis Grosskurth, *Melanie Klein, son monde et son oeuvre*, Paris, PUF, 1990. Elisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud*, Paris, Payot, 1988. Claudine et Pierre Geissmann, *Histoire de la psychanalyse de l'enfant*, Paris, Bayard Edition, 1992.

Historique du conflit

Melanie Klein est née treize années avant Anna Freud et elle commence donc à pratiquer la thérapie analytique avant la fille du fondateur de la psychanalyse.

Sur le plan historique, nous allons distinguer trois grandes phases:

Une première période que l'on peut situer entre 1919 et 1926, durant laquelle Melanie Klein sera la première à communiquer ses recherches concernant la psychanalyse d'enfants devant le mouvement psychanalytique.

Une seconde période s'étale de 1927 (date du congrès d'Innsbrück) à 1939 (mort de Freud et début de la guerre). Ici commence à se développer une opposition de plus en plus radicale entre Anna Freud et Melanie Klein, Sigmund Freud soutenant discrètement les points de vue de sa fille. Le débat déborde ces deux personnalités et va bientôt cristalliser l'existence de deux pôles dans le mouvement psychanalytique: la psychanalyse britannique, dont Ernest Jones est à cette époque le représentant le plus éminent, et le groupe viennois, solide rempart de l'orthodoxie freudienne. Si, au départ, les divergences portent sur la psychanalyse d'enfants, très vite des questions théoriques fondamentales se trouvent impliquées, notamment des conceptions différentes du développement génétique portant sur la mise en place plus ou moins précoce du complexe d'Œdipe et de la formation du surmoi, d'où résultera une appréciation très différente de la relation des enfants aux parents, avec des conséquences directes sur la pratique de la cure.

Ces divergences portent également sur l'existence plus ou moins tardive d'un objet psychique pour le nourrisson et donc conduisent à une remise en question des travaux de Freud sur le narcissisme. Le rôle du moi et de ses mécanismes de défense est envisagé de façon sensiblement différente par Melanie Klein et Anna Freud et il s'en suivra des conceptions opposées de l'alliance thérapeutique, concernant aussi bien la cure avec les adultes qu'avec les enfants. Enfin, la notion d'après-coup est utilisée par Melanie Klein dans une période se situant avant la phase de latence, alors qu'Anna Freud, fortement soutenue par son père sur ce point, continue à insister sur le rôle fondamental tenu par l'après-coup pubertaire; conséquences ici encore majeures sur la conception psychanalytique du processus d'adolescence, et sur les différences radicales qui séparent une cure d'enfant et une cure d'adulte (c'est-à-dire d'un sujet ayant ou non la possibilité d'avoir accès à des relations sexuelles réelles et complètes). Nous

reviendrons de façon plus détaillée sur les différentes questions soulevées durant cette seconde période.

Enfin, dans une troisième phase qui va de la mort de Freud (1939) à celle de Melanie Klein (1960), les grandes controverses battent leur plein, avec un temps fort entre 1941 et 1945. Interviennent dans le débat les élèves les plus éminents de Melanie Klein, notamment Susan Isaacs avec son article devenu classique «Nature et fonction du fantasme», qui donnera lieu à plus de dix-huit pages de suggestions, de rajouts, de la main même de Melanie Klein. Une scission sera évitée de justesse et on verra se dégager au sein de la société britannique un *middle group* où apparaissent les figures de Donald W. Winnicott et de Michael Balint. Un accord s'établit péniblement pour organiser deux cursus de formation parallèles au sein de la société britannique, l'un d'obédience kleinienne, l'autre tenant des théories d'Anna Freud. A partir de ce moment on ne peut plus véritablement parler de débat, mais d'une sorte de paix armée. Melanie Klein et Anna Freud vont, chacune de leur côté, développer leurs propres paradigmes théoriques et cliniques.

Entre 1950 et 1960, Melanie Klein approfondit la théorisation de la position dépressive qu'elle oppose dans le cadre d'un système évolutif à la position schizo-paranoïde. A la fin de sa vie, elle introduit le concept d'*envie primaire*. C'est alors qu'un noyau homogène de disciples se constitue autour d'elle, tandis que l'une de ses élèves les plus réputées, Paula Heimann, dont l'analyse avec Melanie Klein s'étale sur plus de vingt ans, est écartée, en raison de ses conceptions originales sur le contre-transfert, exposées en 1950.

Anna Freud de son côté poursuit ses élaborations dans le sillon inauguré par son livre *Le moi et les mécanismes de défense* (1936). Elle crée les conditions d'une observation directe de l'enfant normal, qui doit fournir des données comparatives pour évaluer l'indication, puis la progression et les résultats d'une thérapie analytique. C'est d'abord la *Jackson Nursery* à Vienne, puis à Londres la *War nursery*, enfin, après la guerre, la *Hampstead Clinic*. Elle met au point avec ses principaux collaborateurs, notamment Sandler, un index permettant au clinicien de repérer, par rapport à des lignes de développement, les écarts pathologiques qui décideront d'une intervention analytique ou thérapeutique.

Les ouvrages qui réunissent l'ensemble de ses derniers travaux paraissent bien après la mort de Melanie Klein. Ainsi, *Le normal et le pathologique chez l'enfant* (1965), *L'analyse de défense* (1985), *Techniques de psychanalyse de l'enfant* (1980).

Principaux enjeux théoriques

Dans une première phase, de 1919 à 1927, Melanie Klein développe ses premières élaborations théoriques et cliniques.

Après une première analyse avec Sandor Ferenczi à Budapest, Melanie Klein s'installe à Berlin en 1921. Elle entreprend une seconde analyse en 1924 avec Karl Abraham que la mort de ce dernier interrompra prématurément en 1925. Ses premières élaborations se trouvent très influencées par les explorations d'Abraham concernant les phases prégénitales de la libido, ainsi que par la mise en évidence des divers mécanismes liés au deuil et à la psychose maniaco-dépressive. Par contre elle semble s'écarter des préoccupations de Ferenczi concernant l'environnement familial, facteur de traumatisme. Cette orientation créera par la suite des difficultés relationnelles avec son premier analyste.

Melanie Klein s'inspire de la technique du jeu proposée quelques années auparavant par Hermine von Hug-Hellmuth, en la codifiant de façon beaucoup plus précise: des petits objets, toujours les mêmes, de la pâte à modeler, du papier et des crayons, tout ceci dans une boîte personnelle pour chaque enfant. Le nombre de séances est au moins de cinq par semaine, au domicile du thérapeute. Le développement du jeu de l'enfant est considéré d'emblée comme l'équivalent des associations libres de la psychanalyse des adultes, assimilation qui sera un des points essentiels de ses divergences non seulement avec Anna Freud mais également avec d'autres analystes. Il faut souligner qu'à l'égal d'Anna Freud, Melanie Klein débute sa pratique analytique avec les enfants.

En 1919, elle présente devant la société hongroise son premier article qui sera lu en deux parties: «Le développement d'un enfant» en 1919; «L'analyse des jeunes enfants», en 1921. Par la suite on apprendra que le cas analysé, Fritz, est en réalité son propre fils, Erich. Dans ces textes elle avance déjà sa thèse essentielle: il convient d'interpréter, dès le début de la cure et en priorité, le transfert négatif, dans la mesure où s'y concentrent les angoisses destructrices liées au sadisme oral et anal de l'enfant. La conception d'un complexe d'Œdipe remontant en deçà de la période classique postulée par Freud, entre trois et cinq ans, commence déjà à être présente. De plus, l'existence d'un objet partiel puis total fait partie, pour Melanie Klein, des premiers mois d'existence de la vie psychique du nourrisson. Elle propose à l'analyste de se maintenir avec l'enfant, autant qu'il peut le faire avec l'adulte, dans une stricte attitude interprétative et analytique. Durant cette période, en dehors de quelques réticences comme celles de Sandor Radô, ses thèses vont recueillir l'approbation certaine d'une grande partie du mouvement psychanalytique, notamment berlinois et britannique.

Cependant, à partir de 1926, Anna Freud va intervenir dans le débat, en opposant ses critiques aux points de vue de Melanie Klein.

Anna Freud a entrepris une analyse avec son père en deux périodes, dont la première commence à l'automne 1918. A l'origine elle est institutrice mais, comme Melanie Klein, elle ne possède pas de cursus universitaire officiel. Sa première contribution, «Fantasmes de fustigation et rêveries diurnes», est en réalité rédigée six mois avant qu'elle ne reçoive son premier patient.² Cette conférence lui permettra de devenir membre, malgré les critiques dont elle est l'objet de la part des collègues de son père, de la Société psychanalytique viennoise, le 3 mai 1922. Le matériel du cas présenté est vraisemblablement autoanalytique. Et divers recoupements permettent également de penser que l'un des exemples cliniques du célèbre article de Freud, «Un enfant est battu³» (1919), se rapporte à sa propre fille.

Avec les enfants, la technique d'Anna Freud diffère fondamentalement de celle de Melanie Klein, ce qui inspire ici une remarque fondamentale. Il semble que Melanie Klein ait adopté une démarche plutôt inductive. Confrontée en premier lieu au transfert négatif de l'enfant, elle a essayé d'en donner une traduction théorique, en terme d'angoisses destructrices prégénitales. Alors que la démarche d'Anna Freud serait plutôt deductive.

Si transfert négatif il y a, c'est en raison du développement normal de l'enfant qui, jusqu'à un certain âge, reste trop attaché à ses parents pour transférer facilement ses émois positifs sur un étranger, fût-il thérapeute.

Partie de la théorie du développement proposée par son père, et notamment de ces points essentiels que sont l'existence d'un stade anobjectal, d'un complexe œdipien entre trois et cinq ans, à l'issue duquel se forme le véritable surmoi, enfin du rôle fondamental joué par l'après-coup pubertaire, elle en tire la conséquence que l'enfant étant un être en développement jusqu'après l'adolescence, il ne saurait être question de le traiter analytiquement comme un adulte. Il resterait fondamentalement influencé par l'environnement, ce qui interdirait la constitution avec lui d'une névrose de transfert. Il doit donc continuer à subir une influence éducative et il convient de prendre garde à ce que la cure analytique ne contrarie pas cette évolution nécessaire. Il y a donc lieu de prévoir une phase préparatoire, destinée à amadouer l'enfant, à combattre ses craintes justifiées devant un étranger, avant qu'un transfert positif puisse vraiment s'établir. Pour elle, le jeu enfantin n'est pas l'équivalent des associations libres de l'adulte, car si le jeu fait bien partie de l'univers habituel de l'enfant, l'association libre est, par contre,

² Elisabeth Young-Bruel, *Anna Freud, op. cit.*, p. 93.

³ S. Freud, «Un enfant est battu» in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 219.

une création artificielle du procédé psychanalytique.

Anna Freud exposera ces divergences d'abord dans son introduction à la technique de l'analyse des enfants (Vienne, 1926), puis au colloque d'Innsbrück (1927) qui donnera lieu aux premières escarmouches entre le groupe britannique ayant à sa tête Ernest Jones et le groupe viennois. Car entretemps, toujours en 1926, Melanie Klein, à l'invitation d'Ernest Jones, s'est installée en Angleterre, pays qu'elle ne quittera plus jusqu'à sa mort, en 1960. Melanie Klein et Anna Freud vont alors, à partir de cette période (1926-1927), poursuivre parallèlement leurs élaborations contradictoires. Nous entrons donc dans la seconde phase qui s'étale entre 1927 et 1939, année de la mort de Freud et du début de la Seconde Guerre mondiale.

Voici quelques jalons significatifs:

En 1930, Melanie Klein publie «L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi». Il s'agit de l'analyse du petit Dick, enfant présentant une symptomatologie plus autistique que psychotique au sens classique, avec un retrait important. Elle insiste sur les liens existant selon elle entre la pulsion de savoir et le sadisme infantile d'exploration du corps maternel. Le repli de Dick serait une défense par inhibition de ces motions destructrices. Thèse d'importance qui aura une conséquence directe sur les élaborations les plus récentes concernant l'autisme psychogénétique (Donald Meltzer et Frances Tustin).

En 1935, à la suite de la mort de son fils Hans⁴, Melanie Klein publie sa «Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs», lue sous une forme abrégée au congrès de Lucerne (1934)⁵. Dans ce texte, elle postule l'existence d'un passage, entre quatre et cinq mois, de la perception d'objet partiel à celle d'objet total. Pour la première fois, elle introduit la notion de position dépressive pour désigner ce moment marqué par une intense activité de réparation de l'objet antérieurement endommagé par le sadisme infantile. La position dépressive est nettement mise en relation avec la résolution du complexe œdipien, dont on perçoit combien il se situe précocement.

Il y a donc approfondissement et accentuation de deux hypothèses fondamentales qui alimenteront toutes les divergences ultérieures.

1. Découverte d'une interaction fantasmatique précoce avec l'objet, le repli narcissique étant une conséquence de l'échec de cette relation ambivalente originaire. Il n'y a donc pas de place dans cette théorisation pour le narcissisme primaire postulé par Freud, puisque le nourrisson serait la proie, dès le premier mois, d'une intense activité

⁴ Mort accidentelle ou suicide? Melitta Schmiedeberg, fille de Melanie Klein, a prétendu qu'il s'agissait d'un suicide.

⁵ Voir Phyllis Grosskurth, sa biographe, *Melanie Klein, son monde, son œuvre*, op. cit.

fantasmatique très élaborée.

2. Le complexe d'Œdipe et le surmoi se formeraient bien plus précocement que ne l'indique la théorie classique. La résolution du complexe d'Œdipe est le résultat d'une élaboration des angoisses persécutrices qui aboutit, dans les cas normaux, à un passage dépressif permettant la restauration de l'objet endommagé par les pulsions agressives et destructrices. Melanie Klein intègre alors pleinement, dans sa théorie, l'hypothèse de la pulsion de mort.

Anna Freud, pour sa part, travaille à dégager les fonctions défensives du moi, montrant par là que celui-ci poursuit son développement bien après les phases décrites par Melanie Klein. Ses élaborations ultérieures concernant l'«analyse de défense» sont directement en relation avec les préoccupations exprimées par son père dans «Analyse avec fin et analyse sans fin⁶» (1937). De ce dernier texte, on a mis en exergue, en France surtout, sa dernière partie, où Freud insiste sur le roc du féminin inanalysable, la psychanalyse comme métier impossible, thèmes qui montrent bien que la relation à l'inconnu et à l'inconnaissable constitue une préoccupation fondamentale de Freud. Mais on sous-estime peut-être les premières pages de ce texte où Freud met en relief, parmi les buts du traitement analytique, le renforcement du moi qui est recherché face à l'action pathogène des pulsions. Ainsi Freud peut-il écrire ceci: «L'étiologie traumatique offre à l'analyse l'occasion de loin la plus favorable [...] elle substitue, grâce au renforcement du moi, une résolution correcte à la décision inadéquate remontant à l'âge précoce. C'est seulement en pareil cas, qu'on peut parler d'une analyse définitivement terminée⁷» Alors qu'au contraire « [...] la modification défavorable du moi acquise dans la lutte défensive, au sens d'une dislocation et d'une restriction, sont les facteurs qui sont défavorables à l'action de l'analyse et peuvent prolonger sa durée d'une impossible conclusion.». Il y a ici une référence explicite aux travaux de sa fille: «Le moi et les mécanismes de défense» (1936), mais surtout une recherche congruente du père et de la fille lorsque Freud souligne: «Les mécanismes de défense servent le dessein d'écartier les dangers. Il est incontestable qu'ils y parviennent; il est douteux que le moi puisse pendant son développement renoncer entièrement à eux, mais il est également certain qu'ils peuvent eux-mêmes devenir des dangers [...] Les mécanismes de défense ne sont pas résiliés après avoir tiré le moi d'embarras dans les dures années de son développement [...], ils partagent le destin de tant d'institutions qui cherchent à se maintenir au-delà du temps où elles étaient utiles⁸» Freud insiste sur le fait que dans

⁶ S. Freud, «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin», *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1985, p. 235-236.

⁷ S. Freud, «L'analyse avec fin...», op. cit., p.252.

⁸ *Ibid.*, p. 252.

toute cure analytique il y a, tour à tour, analyse d'un fragment du ça, puis d'un fragment du moi. Sa fille Anna va s'attacher à approfondir l'étude de ces mécanismes de défense du moi inconscient qui entravent l'accès de l'analyste au ça.

Deux voies sont alors dégagées qu' Anna Freud va explorer pour le reste de sa vie.

1. L'analyse des défenses. Rien ne sert d'analyser le ça, si le moi n'y est pas prêt. Attaque directe du point de vue kleinien qui fait fi de ces défenses, dont l'organisation est relativement tardive.

2. Le traitement analytique de l'enfant recèle un élément éminemment préventif, destiné à ne respecter l'organisation des défenses nécessaires contre l'angoisse que dans la mesure où celles-ci ne tendent pas à s'organiser en structures rigides qui pèseront d'un poids trop lourd à l'âge adulte, pour en fin de compte devenir invalidantes.

Il y a donc ici, en 1936-1937, une réflexion analytique congruente de la part de Freud et de sa fille, qui aura une grande influence sur l'avenir de la thérapie analytique. L'accent est mis sur l'analyse des résistances et le rôle du moi.

Mais voyons plus précisément les prises de position exprimées par Freud antérieurement à cette période, dans le débat qui opposa Anna à Melanie.

Parlant des conférences de 1926 («Le traitement psychanalytique des enfants»), Freud écrit à Eitingon: «L'événement le plus agréable en ce moment est le cours d'Anna sur la technique de l'analyse des enfants. Je suppose qu'elle vous en parle. De l'avis général, elle sait vraiment capter l'attention de son auditoire. Elle me présente le contenu de chaque leçon la veille au soir et je suis particulièrement satisfait de voir qu'elle ne se contente pas, comme une élève, d'appliquer ce qu'elle a appris; elle traite librement, elle juge par elle-même, et sait affirmer les particularités de ce type d'analyse. Comparées à celles de Klein, ses opinions sont conservatrices, on pourrait même, dire réactionnaires, mais elle semble avoir raison.⁹».

Dans une correspondance avec Jones, antérieure au congrès d'Innsbrück où vont véritablement éclater les divergences, il écrit: «La position de Mme Klein sur la conduite de l'idéal du moi ou surmoi des enfants me semble totalement impossible et en contradiction avec toutes mes hypothèses fondamentales [...] J'aimerais contredire Mme Klein sur un point: elle considère le surmoi des enfants comme aussi indépendant que celui des adultes, alors qu'il me semble qu'Anna a raison de souligner que le surmoi de l'enfant est encore sous l'influence directe des parents».

Entrons maintenant dans l'étude de la troisième phase du conflit, qui débute

⁹ Cité par Elisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud, op. cit.*, p. 149.

après la mort de Freud en Angleterre. Fuyant les persécutions nazies, une bonne partie du groupe viennois, avec la famille Freud bien entendu, est venue s'installer en Angleterre en 1938. C'est une catastrophe pour Melanie Klein, qui le reprochera à Ernest Jones toute sa vie. De 1941 à 1945, sous les bombes, à Londres, commencent les grandes controverses. L'enjeu du débat n'est pas simplement scientifique. Il devient institutionnel. Qui prendra le contrôle de la société britannique et notamment par le biais de la formation des étudiants? Mais ceci n'empêche pas le contenu théorique des controverses de s'élever à un niveau jusque-là inégalé. Il y a là un parallèle à établir avec la situation française dans les années 1950-60, marquées par l'exclusion de Jacques Lacan de l'I.P.A.

Tout se passe comme si, dans certaines circonstances, une certaine passion, avec ses incidences institutionnelles, pouvait entraîner un approfondissement de la réflexion scientifique de la psychanalyse. L'image de psychanalystes discutant sereinement, pacifiquement et objectivement de questions qui animent douloureusement leur pratique, n'est-elle pas un mythe éculé? En fait, ce débat -Freud n'étant plus là pour tracer une ligne de démarcation entre ce qui reste psychanalytique et ce qui en constitue une déviation- porte sur le consensus théorique minimum nécessaire pour qu'il y ait reconnaissance mutuelle entre psychanalystes.

Ainsi Edward Glover, l'analyste de Melitta Schmiedeberg, fille de Melanie Klein, qui vouait à sa mère une haine mortelle, considère que la théorie kleinienne est non scientifique et anti-freudienne. Selon lui, elle ne peut être validée en raison de la pratique de la cure qu'elle entraîne, qu'il considère comme une manœuvre d'endoctrinement du patient et non comme une découverte partagée. D'où son idée de mise au point d'un questionnaire dont les réponses pourraient dégager les axes du consensus minimum psychanalytique commun. Mais cette entreprise fera long feu, comme celle plus récente de Wallerstein. Finalement, pour marquer son désaccord avec la présence des kleinien dans la société britannique, Edward Glover la quittera pour adhérer à la Société suisse.

Si Anna Freud, pour des raisons qui tiennent sans doute à son tempérament et à des problèmes tactiques institutionnels, est plus mesurée dans ses propos, on ne saurait douter que sur le fond, elle partage les points de vue de Glover. Le point central des controverses semble maintenant s'être déplacé en amont par rapport à la période antérieure. Il porte sur le point de vue kleinien, brillamment développé par Susan Isaacs dans «Nature et fonction du fantasme», selon lequel, les fantasmes sont les représentants psychiques des pulsions¹⁰. Tout écart entre cet inconnaissable originaire, à la limite du corporel et du psychique et la naissance d'une vie fantasmatique élaborée

¹⁰ S. Isaacs, «Nature et fonction du fantasme», in *La psychanalyse*, n° 5, 1959. PUF.

qui ne pourra prendre son essor qu'ultérieurement tend à disparaître. Pour sortir de cette aporie, les contributions contemporaines de Piera Aulagnier¹¹ me paraissent fondamentales.

Pour ceux qui suivent Anna Freud et Edward Glover, le renoncement à une phase narcissique primaire avec en contrepartie l'existence d'une relation à l'objet, peuplée à ce stade si précoce de fantasmes déjà très élaborés, est dénué de toute valeur scientifique car il ne s'appuierait sur aucune donnée observable. On imagine l'accueil reçu par les théories kleinienne aux Etats-Unis où l'esprit rationaliste ambiant devait les considérer comme quasi délirantes. On peut aussi saisir, à partir de là, la place de plus en plus grande qu'Anna Freud et beaucoup de praticiens américains accorderont à l'observation directe du nourrisson, censée nous apporter les éléments de connaissance inaccessibles à la reconstruction analytique.

A partir de 1945, d'autres psychanalystes britanniques, ne partageant pas pour autant les thèses d'Anna Freud, paraissent de plus en plus réfractaires à l'orientation kleinienne qu'ils commencent à considérer comme dogmatique. Ainsi Balint et Winnicott, bien que pour des raisons différentes, ne partagent pas la vision kleinienne, d'un nourrisson animé de fantasmes psychotiques et destructeurs. Quant à Bowlby, qui suivra un cheminement très particulier, tout comme Winnicott il accorde une importance très grande au rôle effectif joué par l'environnement familial.

Les leçons du débat

Essayons maintenant de tirer quelques enseignements brefs et actuels de ces controverses. Nous référant à la «relation d'inconnu» dont Guy Rosolato a exploré divers aspects tout au long de son œuvre, nous pensons que cette relation du sujet et donc également du psychanalyste à l'inconnu et à son résidu inconnaissable, est au fondement même de l'épistémologie psychanalytique. Ainsi que le souligne cet auteur, «l'écoute psychanalytique doit aussi de son côté se creuser d'inconnu comme pour une meilleure désarticulation de la théorie [...]»¹².

Cette préoccupation théorique apparaît dans des textes de Freud si nombreux et si épars qu'elle mériterait à elle seule une étude particulière. Si bien qu'au-delà des citations qui pourraient être faites, c'est toute l'œuvre freudienne, son esprit même, qui paraît pétrie par ce questionnement taraudant, provenant de l'inconnu et de l'inconnaissable.

¹¹ Voir en particulier Piera Castoriadis-Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975.

¹² Guy Rosolato, *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978, p. 279.

Mais pour revenir à notre sujet ainsi qu'au débat entre Anna Freud et Melanie Klein, on peut mettre en relief ces extraits significatifs de l'analyse du petit Hans qui, à nos yeux, sont une parfaite illustration de la relation à l'inconnu. «J'ajouterai pour finir que dans le dernier fantasme de Hans l'angoisse émanant du complexe de castration est surmontée, l'attente anxieuse muée en attente joyeuse. Oui, le docteur (le plombier) vient et lui enlève son pénis mais ce n'est pas pour lui en donner un plus grand à la place. Quant au reste, notre jeune investigateur a simplement fait de bonne heure la découverte que tout ce qu'on sait est fragmentaire, et que sur chaque degré gravi de la connaissance un résidu non résolu demeure¹³ ».

Anna était sensible à l'apophantisme de son père, mais était-elle capable d'en suivre jusqu'au bout la logique? C'est une question à laquelle nous essaierons de répondre plus loin. Voici, par exemple, ce que lui suggère la lecture d'*Inhibition, symptôme, angoisse*¹⁴: «Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Papa -contrairement à tous les autres- souligne en permanence tout ce qui demeure inexplicé et incertain dans ces questions, si bien qu'on a le sentiment d'être dans un domaine où tout est discutable, inconnu, où on n'a que les premières clés. Avec les autres auteurs, tout est toujours si bien connu et établi, si bien ordonné, qu'il faut vraiment se méfier¹⁵».

On peut en effet penser que si l'œuvre freudienne est gouvernée par un sens de la rationalité qui, à certains égards, la conduit à adopter des méthodes inspirées de l'esprit scientifique, au sens de Bachelard, elle n'est pas pour autant une théorie rationaliste fermée et achevée qui impliquerait une soumission du réel psychique et inconscient à une dictature de la Raison.

Il nous semble qu'Anna Freud tout comme Melanie Klein ait, pour des motifs opposés, sous-estimé la place qui doit être laissée à l'inconnu dans toute théorisation analytique.

Melanie Klein a mis en évidence un monde de fantasmes et de mécanismes psychiques (on pense à l'identification projective et à la position dépressive) dont la connaissance s'avère être un outil indispensable à la pratique analytique contemporaine, et notamment dans le domaine de l'autisme, de la psychose, des états limites. Mais n'a-t-elle pas donné l'impression que ces formulations tendaient à éliminer de l'originaire ce fonds à jamais inconnaissable, inaccessible au «je», sur lequel a tant insisté Piera Aulagnier? N'a-t-elle pas, ce faisant, réduit à l'excès l'ecart qui doit subsister entre

¹³ S. Freud, «Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans) », in: *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 165.

¹⁴ S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, (1926), Paris, PUF, 1951.

¹⁵ Voir Elisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud, op. cit.*, p. 169.

théorie et pratique, avec des conséquences pernicieuses de cette réduction sur la conduite de la cure. La théorie, privilégiant de plus en plus ces phases de l'évolution psychique échappant à toute remémoration, conduit à laminer l'interrogation provenant du patient lui-même, le matériel original qu'il apporte et qui est susceptible de contredire la théorie en permanence.

Au même titre que le lacanisme, le kleinisme, (si on entend par là la pensée de Melanie Klein organisée comme un système) n'est-il pas une forme de théoricisme, c'est-à-dire une maladie de la pensée théorique qui tend à éliminer tout ce qui ne peut être éprouvé en termes strictement conceptuels?

Lorsque, au cours d'une séance, l'analyste finit par parler plus que son patient, ou à tout lui faire dire dans sa propre langue théorique, ou bien encore lorsqu'il lui coupe la parole par une levée impromptue et intempestive de la séance, sous le prétexte qu'il a cru découvrir dans son discours un des thèmes que sa théorie privilégie, on peut être sûr que cet écueil théoriciste, voire terroriste, a été atteint.

Tournons-nous maintenant vers Anna Freud et rendons-lui justice, car son travail sur «les lignes de développement» témoigne d'une ouverture certaine vers l'inconnu, fort utile pour la construction d'une nosographie psychanalytique dénuée de parti pris: «Au déséquilibre que provoque, dans la personnalité de l'enfant, un développement vers la maturité qui, sur les différentes lignes, s'accomplit à des vitesses variables, nous devons ajouter maintenant les irrégularités dues aux régressions des différents éléments de la structure psychique et à leurs combinaisons. Il devient plus facile, sur de telles bases, de comprendre pourquoi il existe tant d'écarts dans le développement, par rapport à l'image moyenne d'un enfant hypothétiquement normal.

Si l'on tient compte des interactions entre progression et régression, aussi complexes qu'elles soient, les dysharmonies, les déséquilibres, les complexités du développement, bref *les variantes de la normale* se révèlent innombrables¹⁶.

Elle se situe là dans une perspective de recherche qui rétablit de plein droit la complexité des déterminations psychiques, en opposition aux simplifications structuralistes que l'on a vu fleurir en France dans les années 1960-70.

Cependant, nous avons déjà souligné plus haut la démarche excessivement déductive d'Anna Freud. Ce qui paraissait l'obséder était de prouver que la théorie de son père était vraie. Or personne ne pourra jamais prouver scientifiquement la vérité d'une théorie du psychisme, fût-elle la plus rigoureuse. La psychanalyse ne sera jamais une science d'observation, une science de la nature. Elle est condamnée à rester une pratique de l'interprétation obéissant à des critères de rationalité communicables mais

¹⁶ Anna Freud, *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, Paris, Gallimard, 1965, p. 85.

non reproductibles, car l'élimination du sujet de l'observation y est structurellement impossible. De cette erreur provient sans doute la place de plus en plus grande accordée par Anna Freud et ses successeurs à l'observation directe de l'enfant. Son grand projet était de faire se rejoindre les données de l'observation directe et celles de la reconstruction analytique, d'où l'impression de systématisation très grande qui se dégage des travaux provenant de la *Hampstead Clinic*.

Nous terminerons sur une dernière remarque: finalement, la scission n'a pas eu lieu car, au-delà de leurs divergences, Anna Freud et Melanie Klein ont continué à recommander le respect dans son intégralité du procédé technique préconisé par Freud. Cet élément consensuel va bien au-delà de la simple observation d'un rituel. Il traduit l'existence de références communes qui ont permis peut-être le maintien d'une communauté d'expériences analytiques, non seulement entre Anna Freud et Melanie Klein, mais surtout entre ceux qui, de nos jours, se réfèrent à leurs théories respectives. Ce que Freud nous a légué à travers sa méthode -c'est pourquoi il est si important d'en respecter l'esprit et jusqu'à un certain point la lettre-, c'est qu'elle constitue un dernier rempart permettant à la relation d'inconnu de jouer son rôle interrogateur de la théorie.